

Pour en finir avec nos peurs

---



Ce pictogramme mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du PHOTOCOPIAGE.

Nous rappelons à nos lecteurs français que le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droits. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation, en France, du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20 rue des Grands-Augustins, 75006 Paris) et en Belgique, de Reprobel (rue du Prince Royal 87 B-1050 Bruxelles).



Toute reproduction, adaptation, représentation ou traduction, même partielle, du présent ouvrage, sous la forme de textes imprimés, de microfilms, de photographies, de photocopies ou de tout autre moyen chimique, informatique, électronique ou mécanique ne peut être réalisée sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Tous droits réservés pour tous pays  
y compris les états de l'ex-URSS et la Chine.

© marco pietteur, éditeur

ISBN 978-2-87211-171-8

Dépôt légal 2020/5053/12

22, route des Fagnes — B-4190 Ferrières (Belgique)  
Tél.: + 32 (0) 4 365 27 29 – Fax: + 32 (0) 4 341 29 21  
Courriel: [infos@mpeditons.be](mailto:infos@mpeditons.be)



Dr Éric ANCELET


# Pour en finir avec nos peurs

---

Chronique d'une saison en confinement

**MedicatriX**





## En guise de préambule

### *D'effondrement en résilience, vers un nouveau paradigme ?*

*Depuis mes montagnes, j'imagine un endroit serein, à l'orée d'une forêt, au bord d'un ruisseau ou d'un lac, en hiver ou en été, sous un pommier en fleur ou auprès d'un feucrèpitant, et je vois un ancien qui raconte une histoire à de petits-enfants : « Écoutez petits, voici l'histoire du virus qui a mis fin à toutes les dictatures ... »*

En 1943, dans un camp de transit avant les camps d'extermination, une femme écrit : **« on joue avec nous un drôle de jeu, mais nous nous prêtons aussi à ce jeu et ce sera notre honte ineffaçable aux yeux des générations à venir »** - Etty Hillesum « Lettres de Westerbork ».

En 2019, j'ai étudié en profondeur les thèses et thèmes de la collapsologie, la possibilité d'un délitement, et même d'un effondrement global de la société thermo-industrielle. Les plus pessimistes le pressentaient pour la décennie 2020.

## » *Apocalypse now.* Qui ou quoi s'effondre ?

En 2020 nous vivons ou pensons vivre un effondrement. Il ne s'agit donc plus de prévenir, de mettre en place une « décroissance » ou une « transition » progressive, mais de s'adapter et d'agir au plus vite pour limiter les dégâts, amortir le choc, saisir l'opportunité d'une métamorphose radicale de nos modèles sociétaux.

Si toutefois nous nous donnons les moyens de réagir.

**« Face à une catastrophe écologique mondiale (...) on voit très bien des régimes autoritaires imposant des restrictions draconiennes à une population affolée et apathique »** (Castoriadis).

Ces mots ont été écrits il y a plus de 20 ans !  
L'écriture est un exercice difficile ! Quand il s'agit d'enseigner, de prévenir, de révéler, il est souvent trop tôt ou trop tard, plus souvent encore celui qui dit est « too much » !  
Laissez-nous dormir !

Le mot apocalypse signifie « révélation ».  
Ce qui était caché est exposé au grand jour, soumis à notre réflexion, aux possibilités de discernement de consciences soudain *éclairées*.  
Notamment dévoiler les mythologies sociales qui sous-tendent nos sociétés.

Et commencer à « décoloniser nos imaginaires » (Castoriadis).  
Dans un monde gouverné par les maîtres du mensonge et de la dissimulation, une apocalypse est un événement pour le moins signifiant.

Mais avant d'être éclairés, d'avoir vécu trop longtemps dans l'ombre nous pourrions bien être *aveuglés*. Il va falloir accommoder, s'habituer à la lumière du réel, comme Néo dans le film *Matrix*.

Début 2020, quelques milliers de morts suspectes, attribuées à un virus (et *seulement* à ce virus), occupent tout l'espace médiatique, encouragent un « *altruisme pathologique* » plus que suspect (voir Servigne, « L'entraide » page 185), si l'on considère les *millions* d'êtres humains et non humains rongés de misère, ignorés, spoliés, sinistrés, exilés, traqués, parqués, leur avenir peu à peu oblitéré dans le silence et l'indifférence des élites, mourant du seul fait de la « croissance », du dérèglement climatique, de la déforestation, des pollutions, de l'effondrement de la biodiversité et aujourd'hui... du confinement.

Que signifie cette épidémie ?

Sommes-nous réellement en danger ?

Et ce virus est-il *le* danger ?

Ou cette « pandémie » n'est-elle qu'une diversion pour masquer, au propre comme au figuré, le désastre de la mondialisation ?

Quoi qu'il en soit, pour nous tous humains, c'est un vécu de *choc*.

Un arrêt brutal sur une trajectoire désastreuse et parcourue à très grande vitesse, celle du « progrès », du pillage des ressources, du tout numérique et des réseaux sociaux hyperconnectés, de l'intelligence artificielle au service des *traders*.

Un stop brutal, avec une menace qui peut être aussi une opportunité de fracture, de rupture irréversible entre un *avant* et un *après*.

Nous voici subtilement fissurés, ébréchés, sans percevoir où passent précisément les lignes de faille, les invisibles clivages, entre proches et lointains, dans les familles et entre amis, au cœur des « métropoles barbares » (Faburel), entre nature et culture, citadins et ruraux, jeunes et vieux, riches et pauvres, humains et non-humains, tout ce qui constituait peu ou prou des pères.

Ces déchirures existentielles, nous tentons pathétiquement de les colmater en consentant à l'incarcération, à la privation de libertés, en dressant dociles des murs sur des frontières fantasmées, en nous et entre nous, entre espèces, entre nations, entre ethnies, entre classes sociales et entre individus, au cœur même des voisinages et des familles.

Distanciation sociale. Gestes barrières. Méfiance et suspicion, dissimulation, délation, répression. Pour vivre heureux vivons masqués ! Mais qui ou quoi nous menace en réalité ?

Cela crée beaucoup de confusion. Cela génère en chacun des situations aporétiques, des ambiguïtés et des incohérences, des tensions et des paradoxes. Chacun de nous vit le confinement différemment, selon des modes existentiels parfois diamétralement opposés du fait des inégalités.

Confus et confinés, les plus démunis sont confrontés à la brutale immédiateté du chaos, tandis que les privilégiés sont confrontés aux multiples imaginaires du chaos, aux défaillances logistiques dans l'approvisionnement pour l'assouvissement de nos besoins.

Pour les plus vulnérables, le confinement est une condamnation à la misère, à la dépression, au manque de tout et de tous, à la mort solitaire et silencieuse.

Ceux qui ne vivent pas cette immédiateté de la solitude et du deuil, l'urgence de la faim, ceux-là découvrent des sensations nouvelles, des lenteurs, des silences, des liens noués ou dénoués, des profondeurs, des apaisements, des ouvertures vers l'obscur et le mystère des intériorités.

Des états de grâce parfois, des éclairs de conscience, des éveils, des découvertes, des révélations peut-être, qui peuvent transformer de fond en comble notre vision du monde.

A chacun ses apocalypses.



Mais toujours inévitablement des fractures, de longues fissures invisibles étoilées dans la trame du réel.

Par ces déchirures la lumière peut s'infiltrer, nous inviter à un autre regard, une perspective inédite, un *umwelt*, une autre vision du monde.

Ce que nous vivons est certainement un drame pour beaucoup, mais à n'en pas douter une opportunité pour tous.

Mais pour que cette transformation soit effective, ou seulement possible, vers un meilleur entrevu pour tous les vivants, il faut d'abord affronter nos peurs les plus intimes. La décolonisation de l'imaginaire sera un processus long, et souvent douloureux.

Quels que soient les oripeaux dont nous revêtons nos personnages, quels que soient les masques apposés sur nos peurs, pauvres ou riches nous partageons au plus profond une même humanité, et les mêmes peurs.

Tous confus et confinés, sonnés, stoppés nets dans cette course folle, cette ivresse insensée que nous nomm(i)ons « progrès ».

Tous dessaoulés et ramenés *dans l'instant*, invités à réfléchir, et à infléchir.

Tous *mis en présence* et sans échappée possible avec nos peurs les plus archaïques.

Non par une guerre nucléaire ou un cataclysme, non par une gigantesque éruption volcanique ou la collision avec une météorite, mais par un simple virus.

Ce qu'aucune spiritualité, aucune philosophie, aucune politique, aucune révolution, aucune grève, n'a pu faire au fil des siècles, stopper le délire productiviste et consumériste de quelques milliards d'Homo sapiens, un virus l'a réalisé *en quelques jours* !

Un *organique* se mouvant dans l'invisible des dimensions nanométriques (nm = un milliardième de mètre), venu stopper net les dérives *inorganiques* et abiotiques des nanotechnologies !

Une seule espèce concernée, Homo sapiens, mais des milliards d'exemplaires soudainement mis en lien, reliés et entremêlés par un défi commun sans distinction de genre, de race, de croyance, de richesse.

Face aux murs des confinements, nous voici tous ensemble à la croisée des chemins, à nous demander ce que pourrait bien être « le jour d'après ».

*Après quoi?*

Car le vrai défi n'est pas de vaincre un virus !

Il n'existe en réalité que deux manières d'envisager l'avenir : reproduire les mêmes erreurs, ou changer radicalement nos façons d'être au monde.

Soit la reprise de notre trajectoire morbide, l'aggravation des inégalités, la poursuite obsessionnelle d'une « croissance » indéfinie dans un monde fini (et effondré), le consentement à l'émergence de régimes politiques (de plus en plus) corrompus, autoritaires et répressifs, dans l'ombre d'un gouvernement mondial invisible et tout-puissant (Valérie Bugault).

Soit un changement radical de paradigme, d'autres choix amplement exposés par les divers « alternatifs », lanceurs d'alerte de toutes disciplines, permaculteurs, écologistes, philosophes, collapsonautes... dont les voix résonnent et raisonnent fort et juste sur les réseaux sociaux, ou plus discrètement dans les pages des revues et livres connectés de longue date à l'urgence (r)évolutionnaire.

C'est ici que le choc se transforme en une extraordinaire opportunité de mutation sociétale, si nous consentons à changer de regard, affiner nos perceptions, réviser nos interprétations, tout particulièrement dans nos relations aux autres vivants avec lesquels nous partageons ce monde, et plus précisément encore nos relations conflictuelles au monde microbien.

Changer de regard sur les virus, sur ce virus.

Étonnamment, notre plus grande chance, notre plus grand défi est là.

Si nous parvenons à décoloniser notre imaginaire de toutes les fausses vérités qui fondent le mythe moderne du progrès, et dans le contexte qui est actuellement le nôtre : **en finir définitivement avec les dogmes erronés de Louis Pasteur.**

## » L'ère post-vérité, ou la stratégie du mensonge

Nous recevons chaque jour énormément d'informations, et il est difficile de se faire une opinion.

Nous ignorons où se trouve LA vérité, s'il existe même UNE vérité.

Le vrai et le faux sont tellement intriqués que cela génère une *dissonance cognitive*, qui est l'impossibilité d'accueillir et d'intégrer ce qui simplement *survient*.

Une forme de sidération, proche de *l'inhibition de l'action* décrite par Henri Laborit.

Nous sommes happés par le virtuel, saturés d'informations répétitives, qui nous coupent du réel, nous maintiennent dans l'ignorance, nous éloignent de nos ressentis, nous privent de notre souveraineté, nous réduisent à l'impuissance.

Nous vivons une ère qui cherche son identité, son sens.

Certains parlent de « Catastrophozoïque » !

L'époque où nous vivons, l'holocène, a été rebaptisée « anthropocène » en 2002 par le chimiste Paul Crutzen, mais ce terme peut être subdivisé en « thermocène » (le temps du réchauffement), « thanatocène » (le temps de l'écocide), « phagocène » (le temps de l'épuisement des ressources),

« agnotocène » (la production culturelle de la stupidité et de l'ignorance !), et enfin « capitalocène », terme qu'il est inutile d'expliciter (Bonneuil et Fressoz).

Une ère dite aussi « post-vérité », l'ère du mensonge et de la manipulation, l'ère des censures et des falsifications, l'ère des « *bullshits* » et des « *fake news* ».

Le mensonge et la dissimulation sont aujourd'hui érigés en valeurs suprêmes par les oligarques de la finance internationale, les GAFAs, les maîtres du monde et leurs Fondations véreuses qui peu à peu sortent de l'ombre, révèlent leur véritable visage et leurs véritables intentions.

Dans tous les domaines, y compris dans les disciplines les plus « objectives », la vérité échappe, l'incertitude règne, qu'il s'agisse de manipulations ou de falsifications volontaires, ou plus simplement de cette découverte bouleversante que le réel est infiniment plus complexe que nous ne le croyions (Edgar Morin), les liens entre les vivants beaucoup plus riches et mystérieux que ce que la science la plus honnête est capable d'appréhender.

Tout et son contraire.

Il existe une très grande ambiguïté, beaucoup de paradoxes au cœur même de cet épisode d'émergence virale.

Le blocage de l'économie mondiale et le confinement des masses ont pour conséquences d'aggraver la paupérisation de milliards de personnes, et *dans le même temps* d'interrompre les multiples effets délétères de la mondialisation comme les pollutions et l'émission de gaz à effet de serre.

Quelques humains meurent, mais d'innombrables animaux revivent, respirent, reconquièrent un espace dérobé, sortent de *leurs* confinements.

Des ambiguïtés et des paradoxes, des rumeurs et des croyances, des points de vue et des opinions, des partis pris et des préjugés,

des idéologies et des dogmes, une infinité de perspectives, de *Weltanschauung* (« visions du monde » selon C.G. Jung).

Étonnamment, il y a UNE VÉRITÉ, une seule, que semblent partager aujourd'hui des milliards d'êtres humains, presque tous ! quelles que soient la couleur de leur peau, leur race ou leur religion, citadins et ruraux, jeunes et vieux, riches et pauvres, conservateurs ou (r)évolutionnaires, de tous bords : le coronavirus est LA CAUSE de cette épidémie très contagieuse et très mortelle !

Pas vraiment d'accord sur comment remédier, mais tous d'accord sur le prétendu coupable !

Nous voici enfin UNIS ! L'humanité semble enfin avoir trouvé un consensus !

Malheureusement ce n'est pas le cas. Le coronavirus n'est pas LA cause *première* de cette épidémie, et ce n'est pas lui qui tue. Ce qui tue ce sont les dérives de la mondialisation.

Et ce virus a stoppé net l'*hubris*, la démesure totalitaire de la mondialisation.

Ce qui nous permet de réfléchir.

Quelle que soit l'origine et les fonctions de ce coronavirus, c'est une aubaine pour ceux qui découvrent ces silences, ces lenteurs, ces profondeurs évoqués précédemment.

Ceux qui pressentent qu'ils ne pourront plus jamais vivre comme avant.

Que tout peut être réinventé.

Quant aux gouvernants, ils profitent du chaos et de la peur pour enfermer tout le monde, déployer la 5G sans concertation, mettre en place toutes formes possibles de contrôle social, un traçage systématique de tous nos faits et gestes, une vaccination supplémentaire.

Alors que souhaitons-nous ?

Si nous souhaitons un autre *après* que le cauchemar d'une dictature, il nous faudra remplacer la peur qui *nous* aliène par l'autonomie, la lucidité, le courage et l'engagement collectif dans une transition globale.

Il nous faudra retrouver l'*effervescence*, écrire de nouveaux récits, entrer de plain pied dans de nouveaux imaginaires.

Il nous faudra accueillir humblement l'inconnu, l'utopie, toutes les révélations qui accompagnent les *apocalypses*.

Il nous faudra changer notre regard sur les flux du vivant qui nous traversent et nous transforment.

Peu importe ce que nous ignorons encore ! Quand les mensonges officiels nous aliènent, l'acceptation de l'inconnu, du mystère, peut créer beaucoup d'opportunités.

## ► Vingt ans plus tôt, vingt ans plus tard

### Ce qui est dit

Eric Arthur Blair, alias George Orwell, a publié son roman *1984* en 1949, peu avant son décès en 1950. Alors que débutent les Trente Glorieuses, l'apologie du progrès indéfini, ce visionnaire nous lègue une mise en garde sous forme de dystopie et en la « personne » de Big Brother, l'archétype du tyran invisible aux mille regards pointés sur chacun de nos gestes, prêt à la répression de toute tendance séditionneuse, à toute velléité de liberté. « Big Brother is watching you ».

Né en 1952, j'obtiens mon diplôme de Docteur Vétérinaire en 1977.

Je ne sais plus en quelle année j'ai lu *1984*.

En 1984 j'ai 32 ans et je me rapproche de la terre, celle des jardins et celle des confins, je voyage, franchis des frontières, découvre d'autres paysages, d'autres cultures, d'autres langues. J'étudie, je rencontre, je partage. Je découvre et expérimente les médecines alternatives, d'autres éclairages sur le vivant, d'autres façons de concevoir ce que sont la santé, la maladie et la guérison. Je découvre que toute maladie est un processus par lequel le vivant cherche à retrouver un équilibre. Et que les microbes participent à ce processus, qu'ils sont des alliés aux puissances insoupçonnées. Je découvre aussi qu'il vaut mieux prévenir que guérir, car souvent guérir fait souffrir et parfois mourir. Le vivant ne s'embarrasse pas de ceux qui vont à l'encontre de ses flux, ceux qui méprisent ses formes multiples, qui polluent leur corps comme ils polluent la terre. Je découvre que tout ce qui est contre la vie (donc *antibiotique*) nous égare, nous épuise, nous mutile, nous détruit. Je découvre que les vaccins sont une illusion dangereuse, si nous croyons qu'ils sont en capacité de nous « délivrer du mal », comme le prétendait le faire auparavant le baptême.

En 1998 j'ai 46 ans et je publie la première version du livre « Pour en finir avec Pasteur » aux Éditions Marco Pietteur en Belgique. C'est également à 46 ans, 130 ans plus tôt, en 1868, que Pasteur est victime d'une attaque d'hémiplégie qui paralyse son côté gauche.

Le point final de cet ouvrage a constitué pour moi la fin d'un cycle, le terme d'un processus créatif, l'aboutissement d'un long travail de recherche et de réflexion autour d'un mythe moderne centré sur le personnage ambigu de Louis Pasteur.

Une page est tournée. C'est ainsi que je le perçois à l'époque.

En 1998, j'affirme donc que Pasteur s'est trompé.

Je n'étais pas le premier : du vivant de Pasteur, depuis les travaux d'Antoine Béchamp et jusqu'aujourd'hui, il y a eu des savants et des médecins incrédules, des témoins vigilants et lucides, des

lanceurs d'alerte, pour dire en clair ce qui a été tu, censuré, dissimulé, manipulé, et au profit de qui.

Je n'étais ni le premier ni le seul, je ne serai pas le dernier, mais c'était alors mon tour de dénoncer l'imposture du pasteurisme et de la vaccinologie, de redonner du sens à la maladie, et de réhabiliter ces éternels boucs émissaires que les microbes.

En 1998, l'écriture de ce livre fut un réel défi, celui consistant à remettre en question un héros national français, l'un des savants parmi les plus célèbres et les plus adulés dans le monde.

Adulé tout particulièrement pour ses bricolages empiriques avec les « microbes », sans rien révéler toutefois de ses plagiat et de ses falsifications, de ses expérimentations dignes des périodes les plus sombres de notre Histoire, de ses erreurs grossières d'interprétation, de son rôle dans la mise en place de dogmes erronés concernant l'écologie microbienne.

Dogmes qui ont permis l'apparition et le développement de cette catastrophe biologique qu'est la vaccination à outrance, systématique, obligatoire, et infligée à des enfants dans l'incapacité de gérer une telle violation du milieu intérieur.

En toute *justice*, Pasteur aurait dû être neutralisé, condamné pour ses « emprunts » à d'autres chercheurs, mais surtout mis en accusation pour homicide involontaire.

Mais il y a prescription, et je citerai ici la dernière phrase du livre : « quant à Mr Pasteur, qu'il repose en paix » ... à perpétuité.

En 1998, ce qui est dit est dit. Je persiste et je signe.

## Ce qu'il reste à dire

Vingt ans plus tard la fiction orwellienne devient réalité. Une monstrueuse réalité.

Mondialisation et ultralibéralisme sont soutenus par la dictature des banques, l'espionnage numérique, les nanotechnologies, les biotechnologies, l'intelligence artificielle ...



Vingt ans plus tard « Big Brother is watching you ».

Les collapsologues nous mettent en garde sur les risques d'un effondrement systémique de la civilisation thermo-industrielle.

En 2020 nous assistons en temps réel à une apocalypse, au délitement de Big Brother, à la faillite d'un modèle de société insoutenable dont Pasteur fut l'un des promoteurs et l'une des icônes.

C'est en cela que la crise du Covid 19 est à la fois si surprenante et si déterminante. Émergence inattendue d'une situation pourtant pressentie, annoncée par les théories de l'effondrement, incluant l'inquiétude grandissante liée aux dérèglements climatiques, les désastres de l'extractivisme forcé, l'aggravation continue des inégalités, cette crise éclaire brutalement la fin d'une très longue maladie de civilisation, d'un très long pourrissement, et rend possible un changement radical de perspective.

Ce moment de l'histoire humaine peut être le plus grand renversement de valeurs depuis le début du Néolithique, un changement d'ère (de l'anthropocène vers le symbiocène), un bouleversement irrésistible de notre perception individuelle et collective du « réel », l'accès à plus de conscience, un **changement de paradigme**.

J'ai évoqué un vécu de fractures existentielles, de fissures multiples dans l'édifice de la connaissance, de défaillances dans le système.

La plus importante de ces fractures, béante aujourd'hui, est à n'en pas douter d'ordre *ontologique*: nous subissons les conséquences délétères d'une interprétation réductionniste, étriquée, partisane, de la réalité plurielle et hypercomplexe qui nous entoure, nous constitue et nous transforme à chaque instant. Nous ignorons la ou les nature(s) de ce qui *est*, de ce que sont et peuvent être les dynamiques profondes du vivant,

et tout particulièrement notre ignorance est absolue concernant l'écologie microbienne.

Pour justifier une telle affirmation, il sera important d'exposer de nouveau avec clarté, et de diffuser le plus largement possible, la nature des **virus**, leur identité biologique, leur origine, les conditions de leur émergence et de leur activation, leurs fonctions multiples et déterminantes sur le plan de l'homéostasie globale de la planète.

Ce que je perçois, ce qui m'interpelle et me donne à réfléchir, c'est l'ancienneté et la constance au fil des âges de l'humanité du système commandement/obéissance (le pouvoir), du contrôle et de la manipulation par la coercition, la menace et la peur, cette « violence des bons sentiments, donnant une protection en échange de la soumission », qui sont à l'évidence le cœur du problème.

Car au final, de *quoi* exactement avons-nous si peur ?

Et qui est ce « nous » qui a peur ?

La peur naît de l'ignorance, d'un sentiment d'insécurité et de vulnérabilité, d'une menace réelle ou imaginaire, éventuellement créée de toutes pièces par ceux qui prétendent détenir le pouvoir.

Quant à ce *nous*, il s'agit essentiellement aujourd'hui des occidentaux aisés, qui ont un rapport compliqué, très conflictuel, avec le manque, la maladie, la vieillesse et la mort.

Donc un rapport particulier avec la sécurité, ce qui sécurise et « délivre du mal ».

Nous souffrons d'insécurité chronique depuis des milliers de siècles.

Précision : quand j'évoque un rapport conflictuel avec la maladie et la mort, je veux parler principalement de nos maladies et de *notre* mort, et de celles de nos proches. Les proches ce sont bien

sûr des êtres chers, mais aussi des étrangers dont la proximité spatiale pourrait être source de contamination.

Ce rapport conflictuel à la mort *proche* nous rend vulnérables à la manipulation médiatique, à la publicité, à la propagande, et consentants à l'obéissance aveugle aux diktats sociétaux, à l'autodomestication, à la soumission servile qui est l'apprentissage progressif et insidieux de la tyrannie.

Les nantis ont peur du néant qui anéantit.

Bien sûr nous pouvons et nous aimons nous émouvoir d'un cataclysme lointain, d'un génocide à l'autre bout du monde, de l'élevage industriel ou de l'extinction d'une espèce sauvage, mais ce n'est pas tout à fait pareil.

Dès lors, « tout ce qui conjure le rapport à la mort est vécu comme désirable » (Damasio), et si l'État providence apparaît comme le garant de notre sécurité existentielle, alors « les masses peuvent désirer le fascisme ».

*Nous* pouvons concevoir que toute vie, microbienne, végétale ou animale, apparaît, accède à une maturité, puis connaît un déclin pour enfin disparaître. Ce cycle est aussi celui des civilisations, toutes appelées à l'effondrement.

*Nous* déplorons parfois, mais nous tolérons sans trop de difficulté la maladie et la mort des autres, des invisibles, des différents et des lointains, qu'ils soient humains ou autres qu'humains.

*Nous* admettons que des millions d'espèces soient apparues et aient disparu au cours des temps géologiques, et nous tolérons que des milliers disparaissent *actuellement et très rapidement*, chaque jour qui passe, du seul fait des exactions du capitalisme (sixième extinction de masse).

« Admettre » ou « tolérer » n'est pas vouloir, ni forcément apprécier ou consentir, c'est plutôt une forme d'indifférence ou

de déni léger, c'est pouvoir « vivre avec », ce qui ne serait pas le cas s'il s'agissait de *nous* et de *nos* proches.

*Nous* admettons donc la sixième extinction de masse d'origine anthropique, mais il nous est difficile voire impossible de concevoir et d'accueillir sereinement la disparition d'un proche en fin de vie, même si cette personne chérie est très âgée, invalide et fortement médicalisée. De fait, il nous est plus facile d'accueillir la disparition de *beaucoup* de lointains anonymes, que celle d'*un seul* proche. Certains diraient que c'est ... humain ! (mais l'inhumanité n'est-elle pas l'apanage de l'humain).

Ainsi *nous* admettons aussi que des millions de ces lointains anonymes extraient et transforment avec un coût humain et environnemental colossal ce qui deviendra nos smartphones, nos ordinateurs, nos éoliennes, nos voitures électriques... et nous admettons qu'ils soient réduits en esclavage et qu'ils en meurent, mais loin de chez nous.

*Nous* admettons que le confinement mondialisé soit un désastre *de plus* pour des milliards de pauvres dont beaucoup n'y survivront pas, mais il nous est impossible d'admettre que des personnes en fin de vie, âgées et malades, puissent mourir *avec* (et non *de*) ce virus banal.

*Nous* consentons silencieusement aux dégâts engendrés par la mondialisation, par l'extractivisme forcené dans les pays *émergents* (lointains, anonymes), par le productivisme et le consumérisme, *nous* consentons au pouvoir et à l'avidité des dictatures, des multinationales et des banques.

La peur de notre propre fin *nous* rend aveugle au désastre induit par les financiers qui dévastent le monde, artificialisent l'espace partagé avec d'autres vivants, exterminent les forêts et les peuples premiers, réduisent à la misère des milliards d'humains démunis, anéantis par les conflits d'intérêts, inondés de graines

transgéniques et de vaccins délivrés par de faux bienfaiteurs créateurs de Fondations mafieuses.

Qui est ce *nous*? Un collectif, des myriades de collectifs interconnectés.

*Nous* est ce que *nous* sommes et faisons *ensemble*, impliqués que nous sommes dans des interdépendances avec tous les vivants qui s'entretiennent dans ce monde partagé.

Le déni individuel et *collectif* de la vieillesse, de la maladie et de la mort, crée la possibilité d'un pouvoir autoritaire mondialisé, transhumaniste, hypertechnicisé (NBIC, acronyme anglo-saxons pour nanotechnologies, biotechnologies, informatique et intelligence artificielle), qui entretient l'illusion de jeunesse éternelle et d'a-mortalité pour... les plus riches, dont *nous* espérons faire partie.

Dans cette vision dystopique du transhumanisme, être malade ne peut avoir aucun sens existentiel ou évolutif.

Être malade ne semble pas découler de nos choix ou non-choix de vie, de la famine ou de l'obésité, de la guerre économique, des heures passées devant des écrans, du stress lié à l'accélération des cadences sociales, de l'endettement, du dérèglement climatique, des pollutions urbaines, industrielles et agricoles, de la malbouffe, des « bullshit jobs » (Graeber).

Être malade ne semble pas découler des perturbations et de l'épuisement de nos systèmes de régulation, de notre système nerveux (burn out), de notre immunité (allergies, auto-immunité, cancers), de nos glandes endocrines (diabète, stérilité), de nos flores symbiotes (dysbiose profonde, « intestin irritable »).

## Ce que j'ignore

Confronté comme tous aux *fake news*, j'ignore si le Covid 19 est un virus « naturel », émergé du monde animal via une chauve-

souris ou un pangolin, ou bien s'il s'agit d'un virus créé dans un laboratoire.

Dans la seconde hypothèse, j'ignore si ce laboratoire est en Chine, et si les chercheurs étaient Chinois, ou s'il s'agissait d'un laboratoire de l'Institut Pasteur délocalisé en Chine (et j'ignore si le numéro du brevet est bien EP1694829B1, mais comment se faire une idée plus précise puisque la vidéo a été censurée ?). Dans l'hypothèse où ce virus aurait été conçu dans un laboratoire, j'ignore si sa diffusion fut un accident ou un acte volontaire, s'il s'agissait de recherche fondamentale ou s'il était destiné à fabriquer un nouveau vaccin (contre le VIH, le virus du sida), ou à autre chose...

J'ignore si le réchauffement climatique, la fonte du pergélisol subarctique (Alaska et Sibérie), les méga-feux (Australie, Sibérie), la déforestation et les monocultures intensives (Amazonie), favorisent la libération puis la diffusion de micro-organismes jusqu'alors inconnus, et inactifs.

J'ignore si le comptage morbide du nombre de morts, quotidiennement asséné par les médias, correspond à des décès dus au coronavirus, et seulement au coronavirus, ou à tout autre chose.

Depuis le début de cette pseudo pandémie, toutes les personnes qui meurent à l'hôpital semblent mourir du coronavirus ! Depuis le début de cette affaire, plus personne ne paraît mourir de vieillesse, d'accident cardiovasculaire, d'AVC, de cancer ou... de grippe ! J'ignore aussi si les formes neurologiques observées sont dues à un virus ou aux traitements inadaptés administrés à des personnes âgées, stressées, préalablement très fortement médicalisées, et dans l'incapacité physiologique de survivre à la plus banale des gripes saisonnières.

J'ignore aussi pourquoi des centaines de milliards de dollars ou d'euros ont été débloqués *en urgence* (comment des pays surendettés peuvent-ils mobiliser, ou créer de toutes pièces, de

telles sommes?) pour sauver quelques *milliers* de personnes en fin de vie, alors que l'urgence climatique, laquelle concerne l'avenir de *milliards* de jeunes en bonne santé, est reportée à 2050 voire 2100, ou jamais ?

J'ignore aussi pourquoi ces centaines de milliards de dollars ou d'euros ont été débloqués pour sauver quelques *milliers* de personnes en fin de vie, alors que la mortalité imputée au seul coronavirus est *très inférieure* au nombre *quotidien* d'enfants (environ 10 000 par jour), d'adolescents et de jeunes adultes qui meurent *simplement* de faim, en nette augmentation depuis le confinement.

J'ignore si le futur vaccin contre le coronavirus, actuellement en préparation dans les *clusters* hightech des mégapoles, sera imposé comme une *obligation* légale (mais non légitime), et j'ignore s'il contiendra une puce RFID (nanotechnologies) destinée au traçage et au contrôle de la population mondiale. (ce que je sais, c'est que cette identification a été rendue obligatoire chez les animaux domestiques, et bien acceptée par l'immense majorité des « propriétaires » car c'est pour leur sécurité).

J'ignore pourquoi certaines vidéos, proposant un regard différent, non conventionnel, et surtout confrontant pour les pouvoirs en place, pourquoi donc certaines vidéos disparaissent de You Tube, autrement dit sont purement et simplement censurées...

J'ignore quand et comment finira cette période, comme j'ignorais de quelle manière elle débiterait.

J'ignore donc beaucoup de choses !

Mais j'ai tout de même quelques sérieuses présomptions !

Et le Covid 19 dans tout ça ?



## » Vingt ans plus tard, l'humanité à la croisée des chemins

À mon sens, pour retrouver notre intégrité et le fil de nos vies, le sens de notre présence et de notre évolution en tant qu'espèce parmi des millions d'autres, il faut remonter loin en amont du présent, plonger profond dans l'invisible, déconfiner le savoir figé dans les disciplines, et percevoir que la grande fracture, la mère de toutes les errances, de toutes les divisions et incompréhensions, est comme suggéré précédemment une **fracture ontologique**.

Quelque chose comme une erreur d'aiguillage, corrélée à l'emballement incoercible de notre cupidité, de notre avidité, à notre soif d'accumulation (Bohler).

### Origines

L'évolution est une succession ininterrompue de choix aveugles ou lucides, de tâtonnements, d'essais et d'erreurs, d'adaptations, de transformations, de discernements, de deuils et de renoncements.

Depuis l'origine, depuis l'apparition du vivant, il y a « environ » 3,5 milliards d'années, des milliards de possibles se sont déployés, ont tenté l'aventure d'être vivant, (foisonnement des ontogenèses dans l'épais buisson des phylums), se sont entremêlés, transformés, ont disparu pour ré-apparaître sous d'autres formes.

Comme toutes les espèces, les espèces humaines (*Homo sapiens* est la seule qui ait survécu) ont été confrontées à des choix biologiques puis culturels, à proprement parler *ontologiques*.

Des manières d'être au monde, et d'être en relation avec les autres vivants.

Ces manières d'être et devenir sont autant d'opportunités, des croisées de chemin.



Faut-il se sur-adapter, comme un oiseau ou un cheval, ou rester « juvénile » et polyvalent (néoténie).

Faut-il quitter la forêt pour la savane, passer de la quadrupédie à la bipédie, changer de régime alimentaire ?

Homo est le seul primate devenu prédateur et chasseur en groupe.

Pour cela ou grâce à cela, développer la socialité, l'empathie, l'expressivité du visage, le langage articulé, l'arme et l'outil.

Plus tard se sédentariser, domestiquer, dominer et asservir, créer l'écriture, l'impôt et la monnaie, légiférer, guerroyer, conquérir...

Que de possibles à la croisée des chemins de l'évolution !

Et chacun de ces possibles est précédé, accompagné, soutenu, amplifié, perturbé, dévié, réduit à néant, *signé* par des mutations et activations de populations microbiennes qui depuis l'origine régulent les interactions du vivant et du système terre.

## Homo, le singe terrifié

Le genre Homo émerge il y a « environ » 2,5 millions d'années. Survivre durant ces très nombreux millénaires précédant le Néolithique (-12 000) a été une aventure terrifiante.

Homo est un mammifère peu spécialisé, un primate fragile et vulnérable, sans fourrure et sans odorat, sans cornes ni défenses, sans griffes ni crocs.

Un singe nu, une proie plutôt lente et malhabile dans un monde peuplé de grands prédateurs puissants et armés, omniprésents, rusés et invisibles.

Des centaines de milliers d'années d'insécurité, de vigilance, de peur, de carnage, jusqu'à l'invention de l'outil, et de l'arme qui prolonge le bras.

Homo n'est pas totalement sans défenses, il a deux mains libres, des pouces opposables, et un cerveau très performant !

Le défi sera dès lors de parvenir à dépasser cette immense terreur existentielle intégrée à chacune de ses cellules, par le regroupement en clans et tribus, le développement des

facultés cognitives (chasse en meute, pistage, piégeage), la ruse, la négociation (chamanisme), le contrôle (domestication), la distanciation ou l'extermination de tout ce qui menace et fait peur.

Qu'il s'agisse de distancier et d'anéantir les grands prédateurs de la mégafaune, ou beaucoup plus tard les « miasmes » invisibles capables d'exterminer aveuglément des populations entières, sans discernement entre esclaves et paysans, artisans et guerriers, prêtres et rois.

Pour survivre, Homo sapiens devient donc à son tour prédateur, un prédateur surdoué, le plus féroce que la terre ait jamais porté.

## Homo, le singe terrifiant

L'un des moments fort de notre histoire évolutive se situe à la fin de la dernière glaciation, à l'orée de cette époque que nous nommons Néolithique, il y a environ 12 000 ans. Avec le Néolithique l'évolution naturelle devient culturelle, un choix entre nomadisme et sédentarité, chasse ou domestication, cueillette ou culture des plantes, coopération ou asservissement d'autres hommes. Le chemin le plus emprunté fut celui des domestications. Qu'il s'agisse de plantes, de bêtes ou d'autres humains, domestiquer c'est affaiblir, rendre docile, dépendant (hétéronomie), pour mieux contrôler, manipuler, exploiter.

« La sédentarité a fait d'Homo sapiens un véritable animal de troupeau » (Scott).

Les espèces soumises, autrefois dispersées et très mobiles, vont être confrontées à un stress adaptatif intense, dans des conditions existentielles souvent difficiles. Domestiquer et exploiter du bétail, c'est capturer, entasser, clôturer, confiner, nourrir et reproduire hommes et bêtes rendus dépendants pour leur « sécurité », dans des conditions très favorables aux échanges microbiens entre individus et entre espèces, aux mutations et échanges de gènes, à ces régulations écobiologiques que l'on

nommera plus tard épidémies, zoonoses, pandémies, selon les modalités et l'intensité du processus.

Les premières grandes épidémies apparaissent avec la sédentarisation, l'exercice du pouvoir, les domestications, la promiscuité, les *inégalités*, le manque de nutriments ou d'eau, tous facteurs qui génèrent l'hétéronomie et l'immunodépression.

« En fixant l'on peut dominer » (...) « l'idéal du pouvoir est l'immobilité absolue » (Maffesoli).

Avec la sédentarité, les cultures céréalières, l'élevage et l'*esclavage*, les premières cités-États vont pouvoir apparaître, il y a environ 7 000 ans, s'épanouir et se fortifier jusqu'à devenir des États, puis des Empires...

Dès lors, les conditions propices aux épidémies ne font qu'empirer.

Le processus protohistorique qui voit se succéder sédentarisation, domestications, puis création des premiers États autour d'un centre, donc des concentrations importantes de populations peu mobiles, beaucoup de promiscuité entre humains et animaux, voit se développer aussi les échanges commerciaux et les conflits, un flux intense de biens ostentatoires (destinés aux élites), rendu possible par un intense trafic fluvial, maritime et terrestre sur des territoires de plus en plus étendus.

Il faut beaucoup de main-d'œuvre pour travailler la terre, fournir des excédents de céréales aux élites afin de nourrir leurs fonctionnaires et leurs soldats, mais également pour la construction de monuments somptuaires et pour la conscription. La circulation des biens (épices, étoffes, fourrures, esclaves, animaux et plantes...) et les guerres incessantes sont aussi causes majeures d'activations et de régulations microbiennes sous forme d'épidémies. Les microbes surgissent des entassements misérables, des bidonvilles et des charniers, circulent, voyagent, mutent, régulent, anéantissent.

Ainsi, certaines maladies sont traditionnellement associées à la guerre et ses charniers, comme le choléra, le typhus, la dysenterie, la pneumonie, la fièvre typhoïde (Scott).

Selon les époques et les lieux, au fil des conquêtes et exactions peu à peu mondialisées de Homo sapiens, de nouveaux microbes auront l'occasion d'émerger et diffuser, d'autres pestes, fièvres hémorragiques, maladies sexuellement transmissibles telles que syphilis ou VIH, gripes de toutes sortes, jusqu'aux « petits derniers », Ebola, H1N1, Sras ou Covid 19.

Depuis l'origine, le vivant cherche l'homéostasie, rééquilibre, transforme et compense, et depuis l'origine ce sont les microbes qui sont les grands artisans de ces ajustements, des adaptations à la base de l'évolution biologique.

## Les épidémies sont un phénomène anthropique

Au-delà de la sédentarisation et de la domestication, ce qui a permis cette évolution culturelle de Homo sapiens, c'est la systématisation des inégalités, c'est à dire la « domestication des masses » (Maffesoli), plus précisément l'anéantissement ou l'asservissement d'une partie de l'humanité par l'autre.

Le progrès des cultures, la grandeur des civilisations, n'ont été possible que par la conquête, le pillage, la spoliation, l'extermination et l'esclavage.

Depuis les premières cités mésopotamiennes jusqu'à l'expansion coloniale du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, toutes les civilisations se sont construites sur la spoliation, l'éradication des peuples autochtones (amérindiens, aborigènes, amazoniens) ou leur réduction en esclavage dans le but d'avoir de la main-d'œuvre masculine (agriculture, conscription, construction de monuments à la gloire des puissants) ou féminine (très prisée, notamment pour la reproduction et le renouvellement du bétail humain).

La population des cités grecques que l'on dit fondatrices de nos démocraties étaient peuplées pour un tiers... d'esclaves ! Ces esclaves étaient pour beaucoup des prisonniers de guerre.

Il existait aussi dans les cités antiques un *asservissement pour dettes*, ce qui résonne fort avec le fonctionnement de notre monde moderne, dont toute l'économie (ultralibérale) fonctionne sur (l'asservissement par) la dette publique ou privée (surendettement), et les restrictions de liberté que cela implique (assignation à résidence, acceptation d'activités inutiles, sans intérêt, voire nuisibles, les *bullshit jobs* amplement décrits par David Graeber).

Pour maintenir de telles structures « civilisées », inégalitaires, il faut maintenir les populations sur place, interdire, limiter ou contrôler tout mouvement.

Les confiner. Tout ceci est très... moderne, n'est-ce pas ?

Donc sans esclavage, pas d'État (Scott).

Aujourd'hui, la société ultralibérale triomphante, même au sein des « démocraties » modernes, fonctionnent sur les mêmes « valeurs » : *extractivisme* (autrefois rapt, rapine et rançon, aujourd'hui pillage des ressources naturelles), *productivisme* (qui exige un prolétariat, des ressources humaines corvéables sur place ou issues de pays plus pauvres ou moins démocratiques), *consumérisme* (création d'addictions, endettement), *asservissement* et *extermination*, qu'il s'agisse d'espèces autres qu'humaines (déforestation, artificialisation et fragmentation des milieux naturels, élevages intensifs), de « classes sociales », de peuples premiers et de leur cultures, de tout ce qui entrave le « progrès » et l'enrichissement des élites.

Aujourd'hui, ce n'est plus *un tiers* d'êtres asservis qu'abritent nos mégapoles, ou qui tentent de survivre dans de lointains « ailleurs » en produisant nos biens de consommation, ou qui tentent de résister au pillage de leur sol. C'est beaucoup beaucoup plus. Environ 10 % de l'humanité détient environ

90 % des ressources, extraites et transformées par une myriade d'esclaves qui n'en profiteront jamais.

Et pourtant il y eut, il y a, d'autres opportunités évolutives.

Des croisées de chemin. D'autres manières de gérer la terreur existentielle, ce besoin compulsif de posséder qui répond sans succès à l'angoisse du manque (Bohler).

L'une de ces opportunités, l'une de ces possibles croisées de chemin, s'est située au XIX<sup>e</sup> siècle.

Tandis que l'urbanisation, l'industrialisation et le colonialisme se généralisent, pérennisent l'hégémonie des grands Empires et l'enrichissement (d'une faible partie) de l'humanité, plusieurs savants découvrent simultanément un monde invisible.

Avec la découverte du monde microbien, qui va devenir le nouvel ennemi à soumettre, une opportunité nous était pourtant offerte d'infléchir notre trajectoire.

Nous aurions pu faire le lien entre inégalités et diffusion des épidémies.

Mais nous avons ignoré cela. Et nous continuons à ignorer qui sont nos véritables alliés au sein du vivant.

Aujourd'hui encore nous semblons ignorer que les microbes sont les premières formes de vie apparues sur Terre il y a 3,5 milliards d'années, et qu'ils forment encore aujourd'hui la plus grosse partie de la biomasse planétaire.

Nous semblons ignorer que ces invisibles sont à l'origine de toute les formes de vies, d'une atmosphère respirable, de la fertilité des sols. Que notre corps animal est composé de dix-mille milliards de cellules dont les composants jusqu'au génome sont d'origine microbienne. Que notre corps animal héberge dans ses cavités creuses cent-mille milliards de micro-organismes symbiotiques qui nous permettent de digérer, de communiquer avec le monde extérieur via l'immunité, de nous adapter, de survivre. Que ces myriades invisibles créent, soutiennent, transforment,

pérennisent depuis toujours toutes les formes de vie existantes, des plus simples aux plus complexes.

Nous ignorions tout cela, et beaucoup semblent l'ignorer encore.

Mais dès le XIX<sup>e</sup> siècle certains l'avaient pressenti.

Ce XIX<sup>e</sup> siècle est marqué par l'amplification de l'emprise anthropique grâce aux énergies fossiles (charbon puis pétrole), à l'urbanisation (expansion et extension des métropoles centralisant le pouvoir politique et économique) et à l'industrialisation des nations riches aux dépens des territoires asservis (colonialisme et naissance des multinationales), c'est à dire le « progrès » (croissance indéfinie) rendu possible par la conquête et le pillage des espaces investis par la force (naissance de la mondialisation).

La science participe de ce progrès. Elle se veut plus que jamais « exacte », positive, rationnelle, et en capacité de chasser toute superstition au profit des Lumières.

La découverte du monde microbien va mettre deux hommes face à face.

Ces deux hommes représentent en fait deux façons de percevoir le monde, en particulier notre relation au monde microbien.

Louis Pasteur va déclarer la guerre au vivant, et de ce fait pérenniser l'attitude hégémonique et combative des conquérants. Une attitude hiérarchique, verticale, inégalitaire, qui place l'Humain au sommet de l'évolution, et oppose radicalement Nature et Culture. Pasteur oppose la perfection fantasmée de notre monde intérieur, qu'il déclare aseptique et donc *pur*, aux souillures du monde extérieur grouillant de microbes pathogènes, et donc impur.

Sans se soucier des conditions de vie épouvantables des esclaves modernes, sans tenir compte de l'illettrisme, de la promiscuité, de la pollution urbaine, de la malnutrition, de la pauvreté, il associe définitivement microbe et maladie, faisant du premier

la cause *unique* de la seconde, et initie la frénésie vaccinale considérée comme le *seul* moyen de vaincre les épidémies.

Antoine Béchamp de son côté va pressentir que le monde microbien est depuis toujours origine et constituant des structures cellulaires. Il décrit sans le nommer un monde *symbiotique* qui fait du microbe un acteur essentiel de l'écologie cellulaire. Avec ses « microzymas » il pressent la vraie nature des virus. Il entrouvre les portes d'un univers foisonnant et créatif, engagé dans d'incessantes métamorphoses, dont tous les acteurs sont au service de la Vie, de l'adaptation et de l'évolution de tous les vivants interconnectés, interdépendants, *co-errants*.

Il pressent cette « vulnérabilité mutuelle avec les pollinisateurs, les vers de terre, la vie des océans » (Morizot) ... et aussi avec les microbes, vulnérabilité qui nous fait sentir cette « autre loi de la jungle » (Servigne), l'entraide, la symbiose, l'essentialité des interdépendances.

Dès lors, avons-nous bien choisi nos *alliances*? Et discerné qui sont nos véritables **adversaires**?

**Ubuntu**, mot bantou qui signifie « je suis ce que je suis grâce à ce que nous sommes » (in Morizot - « Manières d'être vivant »)

Il s'agit ici de deux visions du monde à l'opposé l'une de l'autre. Nous dirions aujourd'hui deux paradigmes.

Pasteur va connaître une incroyable célébrité.

Ses interprétations erronées, calquées sur le modèle de la culture dominante de son époque, vont conforter et « naturaliser » ce paradigme malsain de l'affrontement de tous contre tous, de l'inéluctabilité des inégalités, de la légitimité de l'exploitation des « faibles » par les « forts ».

Pasteur va être encouragé et soutenu dans ses errances et ses obsessions paranoïaques, son acharnement à stigmatiser sans



discernement le monde microbien, à le rendre responsable de tous nos maux.

Avec Béchamp et Pasteur, nous étions à la croisée des chemins, et il semblerait aujourd'hui que nous nous soyons égarés.

Mais nous voici revenus à cette croisée des chemins.

Nous avons une nouvelle opportunité, celle d'écrire un récit inédit, de convoquer de nouveaux imaginaires, de sortir de cette gigantesque dystopie technocentrique pour créer ensemble une utopie, biocentrée sur deux mots qui « par delà nature et culture » (Descola) évoquent une seule et même réalité : convivialité et symbiose.

Notre choix aujourd'hui dépend essentiellement de ce que nous allons « faire » de ce virus, le Covid 19.





## Portrait d'un maître des métamorphoses

En introduction ce texte j'écrivais « face à une catastrophe écologique mondiale (...) on voit très bien des régimes autoritaires imposant des restrictions draconiennes à une population affolée et apathique ».

Ces remarques réellement prophétiques ont été écrites par le philosophe Cornelius Castoriadis, décédé en 1997, un an avant l'écriture de « Pour en finir avec Pasteur ».

Lui et d'autres *objecteurs de croissance*, décrivant « une société à la dérive », nous invitaient, nous invitent plus que jamais à une *abondance frugale*, à plus d'égalité et de justice.

### » Décoloniser nos imaginaires

Ici et maintenant, ma proposition est de percevoir autrement la nature et les fonctions des microbes, et tout particulièrement des virus.

En évoquant l'émergence de Homo, puis la période Néolithique, nous avons entrevu les multiples interactions entre le système terre et les peuplades humaines, animales et microbiennes.

Toutes les étapes évolutives majeures ont été marquées par des épisodes d'activation microbienne, ce que nous nommons « épidémies ».

Ce fut le cas lors des domestications, puis au cours des conquêtes territoriales et des grands échanges commerciaux qui les ont accompagné ou suivi.

Étymologiquement, *épidémie* désigne « quelque chose qui circule (une information) parmi le peuple, les gens », et si de très nombreuses personnes sont atteintes dans de très nombreux pays, on parlera de *pandémie*.

La présente « pandémie » n'est donc pas un phénomène inédit dans l'histoire humaine.

Et ce n'est ni une « malédiction » style « plaies d'Égypte », ni une fatalité biologique à combattre grâce au « progrès » scientifique et technique, mais un mécanisme de régulation propre au vivant et pourvu d'un sens (signification et direction), un sens qu'il nous est demandé d'appréhender afin de prévenir ou accompagner *sans vaccinations ni médicaments toxiques* ces épisodes existentiels éprouvants que l'on nomme « maladies ».

Le mot épidémie, ainsi que celui de contagion, peut convenir aussi pour une émotion comme la peur, suite à la diffusion mondiale par les réseaux d'une rumeur plus ou moins fondée, voire d'un pur mensonge destiné à manipuler les foules.

Ce type d'épidémie médiatique est extrêmement contagieuse, et infiniment plus nocive qu'une épidémie virale.

Ainsi nous assisterions aujourd'hui à une pandémie virale, accompagnée d'une pandémie de peur beaucoup plus préoccupante par aggravation de l'immunodépression mondialisée, avec le risque de favoriser l'émergence de « régimes autoritaires imposant des restrictions draconiennes à une population affolée et apathiques ».

Et le Covid 19 dans tout ça ?

Covid 19 est un virus à ARN de la famille des coronavirus.

C'est un virus banal, vecteur d'une information destinée à une seule espèce, la nôtre.

Un message du style « et si vous arrêtiez vos conneries ? » (interprétation personnelle !).

Car ce qui est moins banal, c'est que l'émergence de ce virus ait stoppé net la catastrophe que représente le mythe du « progrès », l'inflation extractiviste, productiviste et consumériste qui dévaste notre planète, et que rien ne semblait pouvoir interrompre.

Covid 19 ne savait pas que c'était impossible, donc il l'a fait.

Et ce faisant, Covid 19 fait le *buzz*.

Contrairement aux « twitteurs » psychopathes et autres colporteurs de rumeurs, un virus n'a aucune intention de nuire ! Covid 19 est innocent votre honneur !

Un virus est une information biologique, écrite en langage génétique, et destinée à une ou plusieurs espèces. Un message codé, sensé, essentiel.

Son apparition, sa diffusion, ses effets, participent d'une intelligence écologique planétaire, un processus de régulation d'une très grande complexité, dont les tenants et les aboutissements nous échappent complètement.

Pour saisir et intégrer ce qu'est vraiment un virus, et ce que veut nous signifier celui-ci, il faut en premier lieu « décoloniser nos imaginaires », dépolluer nos esprits des divagations pasteuriennes.

Un virus n'est pas vivant, car dénué de métabolisme (pas de nutrition donc ni assimilations, ni synthèses, ni éliminations), de respiration (mitochondriale), et incapable de se dupliquer (se reproduire) sans utiliser l'ingénierie complète d'une cellule animale ou végétale.

Toutefois un virus est constitué de molécules organiques, un acide nucléique, ADN ou ARN, et une enveloppe protéique

complexe, à la fois protectrice comme l'enveloppe du grain, et réceptrice, en capacité d'interférer, d'entrer en contact avec d'autres molécules ou informations vibratoires, dans le but notamment d'atteindre une cellule cible par radioguidage électromagnétique (un GPS biologique), de s'y amarrer et d'y introduire son acide nucléique.

## Un scoop : les cellules *accueillent* les virus.

Welcome on board ! Des récepteurs protéiques sont émis à la surface des membranes cellulaires, qui permettent au virus de s'orienter, de s'amarrer solidement puis d'injecter son acide nucléique dans le cytoplasme.

Les cellules *facilitent* l'intégration microbienne, notamment virale.

Ainsi le lymphocyte T4 accueille et véhicule le VIH, comme les macrophages intègrent et véhiculent les borrelias (« maladie » de Lyme). Ces cellules accueillantes appartiennent au système immunitaire, lequel semble dès lors *faciliter* la diffusion des microbes.

Dans quel but ?

En effet, pourquoi *accueillir* des microbes, des virus, et les véhiculer vers des sites précis, ce que l'on nomme des « cellules cibles » ?

Cela n'a évidemment aucun sens si l'on considère que le microbe est essentiellement néfaste (« pathogène »), et que le système immunitaire est un système de *défense*.

Par contre, si le microbe est une information *utile*, et l'immunité un système de *communication*...

Le virus qui nous préoccupe ici, comme tous les microbes, et comme vous et moi, est un être de *relation*.

Au niveau cellulaire, *ils sont la relation*, les acteurs essentiels de toute la dynamique du réseau vivant interconnecté et interdépendant.

Les acides nucléiques des microbes circulent dans des réseaux biotiques, de cellule à cellule, de tissu à organe, d'individu à individu, d'espèce à espèce, d'un bout à l'autre de la planète, des abysses sous-marins aux couches les plus élevées de l'atmosphère.

Pour saisir la nature et les fonctions de ces réseaux, il est bien sûr possible de les comparer à nos réseaux sociaux et à Internet qui n'en sont qu'une version technologique émergée des réseaux neuronaux de Homo sapiens. Ne dit-on pas d'une information largement diffusée qu'elle est « virale » ?

Les microbes sont le lien organique, *vivenciel* et convivial entre tous les vivants impliqués dans des relations d'interdépendance symbiotique.

Les garants de l'homéostasie planétaire.

Il s'agit ici d'un langage biorganique, le murmure primal et fondateur du vivant

Et le système immunitaire est chargé de les accueillir, de les guider et de superviser leurs actions.

L'intégration d'un virus est donc une forme de fécondation.

Lors de la fécondation première, de l'ADN paternel est injecté dans une cellule maternelle afin de créer un être nouveau.

La circulation virale est une fécondation « en flux tendu », qui permet aux êtres complexes d'exister et coexister dans un environnement par nature entropique.

Ils sont la clé de la néguentropie, donc de la pérennité des structures biologiques complexes dans un laps de temps donné (entre la naissance et la mort).

Ce sont des informations précises et précieuses destinées à des régulations, des outils de transformation et d'évolution.

Grâce aux virus, nous pouvons nous dépolluer, nous adapter, apprendre et devenir un « être nouveau » à chaque instant de notre vie.

Ce processus est la base même de la vie. Des milliards d'organismes constitués de milliards de cellules produisent des milliards de virus afin de pérenniser cet incroyable foisonnement qui anime notre planète depuis des milliards d'années.

**Les virus ne sont donc pas des « parasites », et ils ne sont pas « pathogènes » !**

Il faut d'urgence « décoloniser nos imaginaires » !

Le mythe du « mauvais microbe », comme les mythes du « progrès », de l'économie de marché et de la croissance infinie, sont des *storytellings* dont il faut se débarrasser au plus vite !

Les virus ne sont pas pathogènes *par essence*.

Ils sont bien entendu dénués de conscience, d'intention, d'affectivité.

Ils sont « par-delà le Bien et le Mal ».

Dès lors, ils ne sont pas là juste pour nous « faire du mal », pour nous détruire, mais plus vraisemblablement pour nous *instruire* en ponctuant nos égarements de « maladies » et d'épidémies.

« Pathogène » signifie « qui génère une maladie ».

Les virus ne sont pas *systématiquement* pathogènes, à chaque instant, pour chacun d'entre nous. En fait, aucun microbe n'est pathogène *par essence*.

Certains peuvent le devenir dans certains contextes, et ce sont ces contextes qui doivent nous préoccuper.

« Être malade » (être affaibli, ralenti, ressentir un mal-être, avoir-mal...) n'est donc pas une situation découlant *automatiquement* du contact avec un microbe.

La plupart des microbes sont intégrés sans signes cliniques, donc asymptomatiques.

Nous sommes tous « porteurs sains » de milliards de microbes.



Mais alors quel peut être le sens de ces bouleversements biologiques que nous regroupons sous l'expression « être malade » ?

## Des muqueuses aux cellules, l'odyssée virale

Voyons d'abord ce qui se passe au moment où un microbe entre en contact avec un être plus complexe, un vertébré, un mammifère, un humain.

Accueilli au niveau des muqueuses, le virus va être guidé vers une cellule cible, qui l'accueillera à son tour.

Là il va se fixer, et injecter son acide nucléique dans la cellule.

Une fois injecté dans la cellule, l'acide nucléique viral peut être immédiatement dupliqué (« photocopié ») dans le cytoplasme, à des millions d'exemplaires, puis être remis en circulation après reconstitution de son « scaphandre » protéique.

Certains virus plus « frileux » vont se couvrir mieux pour sortir, revêtir au moment de leur émission par la cellule un morceau de membrane cellulaire, une signature qui authentifie leur origine, un pass qui facilite leur circulation à l'intérieur de l'organisme hôte.

Le virus peut être « à usage interne », c'est à dire circuler et transmettre l'information de cellule à cellule dans le même organisme.

Ou « à usage externe », être émis à l'extérieur de cet organisme par la voie muqueuse, et transféré à d'autres organismes qui à leur tour vont pouvoir bénéficier de l'information, la stocker, l'utiliser, la dupliquer, la transmettre.

C'est ce qu'on appelle « contagion », en fait une forme de fécondation comme évoqué ci-dessus, ou encore une pollinisation favorisée par les contacts et échanges intimes propres au monde vivant dans son ensemble (socialité, convivialité, nutrition, soins, sexualité...).

Ces échanges continus entre nous et nos animaux accompagnants génèrent du bien-être et du plaisir par le biais des endorphines. Cela nous détend, nous rend joyeux, stimule et renforce notre immunité et notre motivation à vivre.

Le baiser est une extraordinaire invention de la vie, au service des interdépendances, de la libre circulation des informations régulatrices et évolutives !

Dès lors, l'espace de l'intimité est aussi l'espace du partage, de la « contagion ».

Générer la peur de l'autre pour nous confiner, nous tenir à distance, empêcher le contact, c'est créer une confusion entre le plaisir et la mort, nous condamner tous à la stagnation, à la dépression et aux multiples pathologies mentales et somatisations induites.

C'est aussi pérenniser la soumission et l'asservissement au service des oligarchies.

Mais revenons à nos virus.

Une fois injecté dans la cellule, l'acide nucléique peut aussi être intégré au génome (chromosomes) de l'hôte, devenir ainsi un nouveau gène, c'est à dire un nouveau « possible » en terme de création protéique, d'ajustement et d'adaptation dans la trame du vivant. Une « mémoire du futur », pour répondre au foisonnement quantique des possibles.

Un ARN viral doit devenir ADN avant d'intégrer les chromosomes. C'est la transcription inverse, et les virus concernés sont dits « rétrovirus ».

L'intégration d'un virus dans le génome fut longtemps considérée comme exceptionnelle, on parlait de « cycle lysogénique ». Or il semble bien que cette modalité soit la règle. Des virus intègrent ou quittent constamment le noyau cellulaire. Virus et gène sont bien une seule et même entité.

Les segments fonctionnels des chromosomes végétaux et animaux, nommés gènes, sont de fait du matériel génétique

microbien intégré à des formes de vie plus complexes, une forme d'*endosymbiose* à l'œuvre depuis les tout débuts de la vie.

Intégré dans le génome, l'acide nucléique microbien est en « dormance », comme une graine dans le sol qui attend son moment pour germer et produire une nouvelle plante, un nouvel arbre.

A l'occasion d'un événement générant un « stress » adaptatif, un virus/gène dormant va « s'éveiller », s'activer, quitter son chromosome, se dupliquer, diffuser comme un pollen pour parcourir le monde.

Les virus existent donc depuis l'origine de la vie.

D'où proviennent-ils ? De nos cellules, évidemment.

Le monde vivant interconnecté et interdépendant crée les virus à l'intérieur des cellules.

Ce sont des gènes *mobilisés*, des diplomates et des messagers missionnés, tandis que les gènes sont les mémoires stockées à l'abri dans ces médiathèques que sont les noyaux cellulaires.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Antoine Béchamp avait pressenti cette création endogène des microbes par les cellules, à partir de ce qu'il nomma « microzymas ». Personne, ou presque, ne l'a écouté.

Les fonctions des microbes sont fort nombreuses.

Ce sont nos symbiotes depuis l'aube des temps biologiques.

Ils ont créé les conditions qui ont rendu possible l'émergence, la prolifération, la complexification de la vie sous des milliards de formes.

Ils assurent toujours la fertilité des sols, la croissance des plantes, la digestion des herbivores.

Ils se métamorphosent, transmettent des informations inédites à travers tous les règnes, dépolluent terres et océans, décomposent les plastiques, débarrassent nos corps des métaux lourds, des microparticules, des multitudes de polluants industriels et agricoles, reprogramment en continu notre génome pour nous permettre de survivre à nos propres égarements !

Et pour assurer tout cela, parfois ils nous déconnectent, ils nous rendent « malades ».

## Que signifie « être malade » ?

Vaste sujet ! Que je ne ferai qu'effleurer ici, tant la matière est abondante et sujette à controverse.

Ici encore deux visions s'affrontent radicalement.

L'une fait de la maladie une malédiction, et du corps un bastion civilisé bien armé pour se défendre contre les invasions barbares, aidé en cela par les antibiotiques et les vaccins (les bienfaits des antibiotiques utilisés à *bon escient* ne sont pas remis ici en question).

L'autre fait de la maladie une étape incontournable du retour à l'homéostasie, de la guérison, de la croissance, de l'évolution, individuelles et collectives.

Depuis Hippocrate, et en passant par Pasteur et Béchamp, des milliers de mots ont été prononcés au sujet des maux, beaucoup de textes rédigés, afin de saisir l'origine et le sens des maladies. A chacun de se renseigner, de lire les bons livres, d'écouter les bonnes vidéos.

Je me souviens d'une lecture édifiante, « La maladie... une bénédiction » par le Docteur Mees, aux Editions Triades.

Des termes forts.

Et tant d'autres écrits au sujet du « sens de la maladie », ou moins poétiquement « décodage biologique des maladies ».

Il existe à l'évidence de multiples façons de dysfonctionner, d'être malade ou d'avoir une maladie.

Et ce qui est étonnant avec ce coronavirus, c'est que les grandes différences d'expression, les différentes façons « d'être malade », sont à peine évoquées.

Ou si elles sont évoquées, aucune réflexion approfondie n'est associée à cette évocation.

Ainsi, il nous est dit que les personnes décédées sont *âgées*, déjà très *malades*, et dès lors forcément très *médicalisées* (ce qui signifie ici subir une très lourde intoxication quotidienne).

Ces personnes sont en quelque sorte *prédisposées* à ... mourir. Leur terrain est dévitalisé, leur énergie vitale épuisée.

« Terrain biologique » et *prédisposition* sont des concepts qui permettent d'évoquer et de décrire nos capacités adaptatives, ce qui renforce ou affaiblit nos possibilités de maintenir notre pleine présence au monde.

Les conflits individuels génèrent les maladies individuelles, les conflits collectifs génèrent les maladies collectives, voire la maladie de toute une civilisation non respectueuse du vivant.

Le virus circulant n'est dès lors que le mot de la fin, et la fin des maux.

Ainsi que le début d'autre chose, car celui qui traverse la maladie a l'opportunité de franchir un cap évolutif, comme c'est le cas lors des maladies dites « infantiles ».

Mais toutes les maladies ne sont-elles pas dues à notre infantilisme ?

S'il faut le rappeler, l'origine vraie des maladies émergées durant les cinq derniers millénaires, leur diffusion et leur gravité, se situent avant tout dans les inégalités.

L'inégalité dans l'accès aux ressources intérieures et extérieures, les nutriments, l'eau, l'air, la terre, le respect et la dignité, la convivialité, la transmission des savoir-faire, savoir-vivre et savoir-être.

L'inégalité face à ces besoins, et donc face aux maladies est flagrante, et ce n'est pas d'aujourd'hui.

Refuser d'envisager d'autres voies de prévention, ignorer ou mépriser la cause première des maladies émergées depuis la création des premiers États esclavagistes, est pour le moins un délit, voire un crime contre l'humanité.

Soyons vigilants, l'esclavage, la servitude, l'exploitation, ne sont pas abolis. Ils peuvent prendre de très nombreuses formes, et

demeurer invisibles quand ils sont marginalisés, « délocalisés ,  
« externalisés ».

Le choix est simple : allons-nous poursuivre sur la même trajectoire aberrante du consumérisme, du gaspillage, des pollutions, du dérèglement climatique, de l'extermination du vivant, de l'épuisement des ressources ?

Ou envisager enfin une toute autre façon d'être *au monde ensemble* ?

Nous pouvons adhérer à toutes sortes de spiritualités , pratiquer des centaines de rituels, lire des milliers de livres, visionner des milliers de vidéos, poser des milliers de questions « essentielles », sans aucune certitude d'avoir un jour une réponse définitive ou la moindre prise sur notre réalité.

Par contre il nous est possible d'ouvrir les yeux sur un simple constat : depuis l'origine des premières civilisations, depuis que l'humanité s'est progressivement sédentarisée au cours du Néolithique, depuis les domestications et la généralisation des servitudes, depuis Sumer et les premières cités-états en Mésopotamie, en Chine ou en Amérique du Sud, depuis la création de l'écriture et de la monnaie, depuis les conquêtes et les colonisations, **le « progrès » humain a toujours été conçu comme et dirigé vers l'enrichissement d'une élite grâce à la soumission du plus grand nombre**, « un grand nombre d'hommes obéissant à un petit nombre de chefs » (Clastres).

L'occasion de cette prise de conscience nous est donnée aujourd'hui par un virus qui a stoppé net la folie expansionniste et technophile des élites.

Quelques semaines de répit pour réfléchir.

Décoloniser nos imaginaires.

Changer de vision du monde.

C'est maintenant.

A nous de saisir l'opportunité.

## » Pour en finir avec les vaccins

### Ce dont je suis convaincu

De l'innocuité du coronavirus, de n'importe quel micro-organisme, chez les personnes dotées d'une bonne immunité, ce qui signifie non polluées, connectées à tout le vivant dans leurs façons d'être, d'agir, de respirer, de se nourrir.

De l'effet immunodépresseur du servage et de la peur. Le servage et la peur sont des moyens de coercition qui créent et entretiennent les conditions de la maladie, donc de la dépendance, de l'impuissance, de la résignation, de la soumission à ceux qui étant l'origine du problème prétendent en être également la solution (le pompier pyromane).

Créer l'insécurité, générer l'anxiété et la peur, sont les moyens les plus sûrs pour mettre en place et pérenniser une société liberticide.

Je suis convaincu de l'effet destructeur de la mondialisation, de l'ultralibéralisme, du «capitalisme de surveillance» alias «capitalisme du désastre» (Naomi Klein). De la mise en place en ce moment même, dans de très nombreux pays, de sociétés autoritaires qui n'auront plus rien de démocratique.

Je suis convaincu de la nécessité de retrouver notre souveraineté, du bien-fondé de l'objection de conscience et de la désobéissance civile.

Et les vaccins dans tout ça ?

Dans cette grande confusion que nous vivons actuellement, mes convictions concernant les vaccins et la vaccinologie sont toujours les mêmes. Convictions renforcées par la certitude que les nouveaux vaccins sont et seront de plus en plus des outils destinés à affaiblir, soumettre et contrôler les populations.

Comme fondement de l'éthique, ce qui devrait dicter nos conduites en priorité, dans tous les domaines où il est question de relations, donc dans tous les domaines où il est question du vivant, c'est ce principe premier du père de la médecine, Hippocrate, principe inclus dans le serment prêté par tout médecin : « primum non nocere », d'abord ne pas nuire.

Pour ne plus nuire, il faut en finir avec les vaccins et tous les imaginaires qui leur sont associés.

La banalisation des antibiotiques est une forme de suicide, par éradication de nos précieux alliés, nos symbiotes.

L'obligation vaccinale est une forme de génocide, par sidération de nos systèmes régulateurs.

La vaccinologie n'est pas une science, mais une technique empirique fondée initialement sur des expériences dangereuses et non reproductibles, des erreurs d'interprétation en relation avec le contexte culturel de l'époque.

La vaccinologie est une technique qui ne respecte aucun principe de précaution, qui ne tient aucun compte des effets secondaires induits sur l'individu et les populations au fil des générations.

Ne penser la prévention qu'en terme de vaccination est une erreur grossière, mais c'est une erreur lucrative et qui évite de se poser les vraies questions.

Vacciner ne peut rien contre les grandes maladies de civilisation induites par la misère, le stress et la pollution.

On ne vaccine pas contre le burn-out, la dépression, l'obésité, le cancer.

Vacciner n'est pas un acte médical anodin et sans conséquences. Les effets secondaires ne sont pas toujours immédiats mais ils peuvent être très graves.



La vaccination à outrance est probablement un cofacteur non négligeable de dévitalisation, de dépression psychique et immunitaire, de la plupart des pathologies chroniques modernes.

Vacciner ne peut rien non plus contre le réchauffement climatique, la pollution ou

l'effondrement de la biodiversité végétale et animale, lesquels sont autrement plus graves pour l'avenir de nos enfants qu'une virose passagère dont ils ne souffrent pas.

Vacciner n'est donc pas la solution miracle aux multiples maux d'une humanité victime d'injustice sociale et de très profondes inégalités, malmenée par la mondialisation et le consumérisme, gavée de gadgets numériques, de junk food et de *fake news*, soumises aux pollutions urbaines, industrielles et agricoles, systématiquement désinformée, manipulée et maintenue dans la peur.

Vacciner, c'est inoculer à toute une population des substances dont la nature et les effets à court, moyen et long terme sont inconnus. Notamment les effets des adjuvants toxiques tels que l'aluminium, ou des composants issus du génie génétique (tous les vaccins sont des OGM) et des nanotechnologies, lesquels composants ne sont pas indiqués sur les notices, lesquelles notices ne sont pas accessibles aux personnes vaccinées.

Vacciner dès la toute petite enfance est un acte de maltraitance, un crime contre l'immunité, un crime contre l'humanité présente et à venir.

La biologie d'un tout jeune sujet dont l'immunité est immature, ne peut gérer le choc vaccinal, et les conséquences peuvent être dramatiques.

Vacciner à outrance en négligeant les causes vraies des déficiences immunitaires, c'est peut-être minimiser l'incidence d'une maladie aiguë chez *quelques-uns*, ou la reporter sous

une autre forme émergente, mais en générant une déficience chronique et irréversible chez *tous* les vaccinés.

Vacciner génère, quel que soit l'âge, des maladies chroniques du « système d'adaptation primal » (Michel Odent), système régulateur neuro-endocrino-immunitaire.

Ces maladies dégénératives sont inéluctables sur de très nombreux sujets vaccinés, alors que les maladies contre lesquelles on vaccine ont très peu de chance de se présenter sous une forme invalidante ou mortelle. Les remèdes simples, non toxiques et efficaces, qui permettent d'accompagner ces maladies sont négligés, voire interdits.

Vacciner peut affaiblir considérablement les personnes les plus vulnérables, les nouveau-nés et les tout jeunes enfants, mais aussi les personnes dénutries ou porteuses de maladies chroniques, les personnes stressées et les personnes âgées.

Les personnes qui « tombent malades », les personnes qui décèdent, sont des personnes préalablement affaiblies.

Ce peut être la misère et l'insalubrité des lieux de vie, l'absence d'eau potable (phénomène aggravé par le réchauffement climatique), la malnutrition chronique (phénomène aggravé par le réchauffement climatique), l'insécurité sociale (dictatures, guerre civile...), la présence d'autres affections chroniques comme le paludisme.

Ce peut être aussi la sédentarité, l'obésité, les carences vitaminiques (les écrans ne sont visibles que lorsqu'il n'y a pas de lumière!), la pollution urbaine, la survaccination.

Vacciner les plus pauvres, en négligeant les causes premières de la pauvreté, est un acte au mieux irresponsable, au pire criminel.

Chez les occidentaux nantis, voire gavés et obèses, les victimes du coronavirus sont en grande majorité des personnes âgées, gravement malades et surmédicalisées.

Le coronavirus est la goutte d'eau qui fait déborder un vase déjà bien plein.

Aucun soin intensif ou palliatif, aucun vaccin ne peut sauver des personnes en fin de vie.

Vacciner n'est pas seulement, et de moins en moins, un geste de santé publique, c'est aussi et surtout un acte qui a des implications économiques, sociales et politiques complexes, implications qui ne sont *pas* philanthropiques.

Imposer une vaccination par la contrainte, en suscitant l'anxiété et la peur, favorise la contagion et la gravité de l'expression symptomatique.

L'anxiété et la peur sont beaucoup plus contagieuses que les virus, et leur effet immunodépresseur facilite l'expression de formes cliniques graves chez les personnes les plus vulnérables.

Vacciner contre un virus, contre LE coronavirus, est une aberration, et ce pour plusieurs raisons :

outre le fait que le coronavirus a pu être créé en laboratoire et volontairement disséminé (ce que nous ignorerons toujours) ;

outre le fait que les moyens les plus simples, les plus efficaces et les moins onéreux d'accompagnement des épisodes épidémiques ont toujours été ignorés, reportés ou interdits ;

outre le fait que les mutations permanentes des virus rendent les vaccins inefficaces et inutiles ;

il est aujourd'hui avéré qu'un vaccin peut contenir techniquement des acides nucléiques de synthèse (ARN) destinés à modifier le génome (faire de chacun d'entre nous un OGM), et des puces RFID issues des nanotechnologies.

Vacciner a toujours été un moyen de contrôle.

Vacciner est une arme des partisans de l'immobilisme social, en ce sens qu'ils fixent le « mal » (l'information évolutive) pour l'empêcher de circuler.

Il faut relire la « *Némésis médicale* » de Ivan Illich !

C'est aussi ce qui est exprimé par le sociologue Michel Maffesoli quand il affirme « c'est la violence des bons sentiments, donnant une protection en échange de la soumission ».

Plus exactement c'est la *promesse* d'une protection, car celle-ci est illusoire !

Il s'agit *avant tout* de soumettre, et d'enrichir toujours plus les multinationales et les banques mondiales. C'est la « stratégie du choc » (Naomi Klein): durant les crises, les milliardaires s'enrichissent. D'une pierre deux coups.

Ne pas accepter la « servitude volontaire » de la vaccination de masse peut devenir l'acte fondateur d'une insurrection des consciences, un acte décisif de désobéissance civile non-violente, et favoriser l'émergence d'un nouveau paradigme.

Dès lors, je souhaite vous faire une invitation.

## » Une invitation à l'insurrection des consciences

« ...l'on a domestiqué les masses, on les a mises au travail et assignées à résidence » - Michel Maffesoli, sociologue

### Habitudes

« L'habitude nous joue des tours ... »

Nous humains, où que nous soyons, sommes aujourd'hui bousculés dans nos habitudes.

Habitude de consommer sans limites, ou de manquer de tout.

Habitude de souffrir ou de profiter sans remise en question de ceux qui souffrent à combler nos « besoins ».

Habitude de tolérer ceux qui s'engraissent de notre labeur et profitent de nos « maladies » pour s'enrichir plus encore.

Habitude de servir, par peur de manquer.

Habitude d'obéir, par peur d'être exclus, ou puni.

Habitude de la soumission, par peur de la liberté.

Habitude d'être identique par peur d'être autonome, créatif, différent, authentique.

Peur d'être vivant, et vivant tissé dans l'intimité de la trame des autres vivants, visibles et invisibles.

Seule une crise peut générer un véritable changement, en provoquant une effervescence du vivant, un éveil des consciences endormies dans la Matrix.

Ce sursaut des « victimes », cette illumination des consciences, c'est ce que nous enseigne ce virus, c'est la « pédagogie des catastrophes » (*Castoriadis, op. cité*)

Ce sursaut vital dans une Cité sclérosée, c'est ce que les Grecs anciens nommaient le retour de Dionysos !

## Un changement de paradigme

Ici et maintenant est (forcément) LE lieu et LE moment, peut-être la première grande opportunité depuis le début du Néolithique de changer TOUT cela, de franchir un palier évolutif, ce qui constitue et définit ce qu'on nomme « changement de paradigme ».

Pour cela il faut un éveil des consciences, et au-delà une insurrection pacifique des consciences éveillées. Or tout est en place pour empêcher cette insurrection. Les moyens de maintenir la servitude ont changé, mais ils sont de plus en plus puissants et pernicious : hétéronomie, formatage et apprentissage de la soumission à l'autorité (Milgram), dépendances aux énergies fossiles et aux objets connectés, contrôle social renforcé, surmédicalisation banalisée, survaccination obligatoire.

Pour cela il faut éviter de reproduire certaines erreurs, car certes « *errare humanum est* », mais il est temps de nous souvenir de la suite : « *perseverare diabolicum* » !

Voici donc quelques idées pour faire de cet effondrement une opportunité, et rester suffisamment près du sol vivant et nourricier pour n'avoir plus à s'effondrer dorénavant.

## Redéfinir l'effondrement, et le traverser

Le thème de l'effondrement, son approche scientifique (collapsologie), ont fortement impacté la période qui a immédiatement précédé l'émergence du Covid 19.

Pour ne citer que le plus célèbre, à mon avis l'un des meilleurs penseurs modernes de l'effondrement, Pablo Servigne, sa « trilogie » écrite avec deux autres collapsonautes, Gauthier Chapelle et Raphaël Stevens, a eu l'audace d'exposer clairement des faits, d'en imaginer immédiatement les conséquences négatives mais aussi d'en percevoir les opportunités.

L'intérêt de cette approche, factuelle, très bien documentée, mais qui expose aussi clairement toutes les implications spirituelles, philosophiques, psychologiques et émotionnelles d'un effondrement, est d'avoir dès le départ pensé l'*après*, conceptualisé les leçons à tirer, les opportunités à saisir, les *bons aspects* de l'effondrement. Un rebondissement que l'on nomme *résilience* (concept récupéré et détourné par le pouvoir politique) et qui peut amener à inventer ou revitaliser d'autres valeurs comme l'*entraide*, favoriser l'émergence d'un *nouveau paradigme*.

Savoir si un effondrement, dans ses aspects désastreux, est inéluctable ou indispensable à un changement de paradigme, n'est pas ici la question.

Savoir *qui* ou *quoi* s'effondre, peut par contre être éclairant pour envisager une *suite*.

## « Plaidoyer pour l'effondrement » (Scott)

Depuis l'apparition de la vie sur Terre, il y a eu de très nombreux effondrements.

Avant que l'humain n'apparaisse, il y eut cinq extinctions massives de la vie.

La sixième extinction de masse est en cours, c'est la plus rapide, et elle est essentiellement d'origine anthropique (Kolbert).

Des millions d'espèces sont apparues, ont parcouru le temps et l'espace, puis ont disparu. En fait elles se sont transformées, fondues en d'autres formes plus adaptées.

Plusieurs espèces d'hominidés ont également disparu, anéanties ou absorbées.

Un effondrement n'est pas forcément un évènement brutal et imprévisible.

Ce peut être un processus lent de délitement, de fragilisation d'une société, dont un ultime facteur (comme une épidémie) accélère la fin.

Avec l'apparition des premières cités-États, quelque 5000 ans av. J.-C., puis des empires et des civilisations, les effondrements vont se succéder (Diamond, Testot, Scott, entre autres).

Quelles en sont les causes ?

Elles peuvent être multiples, entremêlées, cumulatives, sans qu'il soit toujours possible d'évaluer l'incidence de telle ou telle. Mais il est souvent possible de situer « la goutte d'eau qui a fait déborder le vase », par exemple l'émergence d'un simple virus dans un contexte politique, économique et social très prédisposé à un effondrement (conçu comme maladie d'une civilisation).

Parmi les causes historiques, citons les dérèglements et catastrophes climatiques, l'épuisement des ressources et les famines subséquentes, les inégalités et injustices sociales (esclavage, déportation, génocide, asservissement,

domestication, exploitation, coercition, répression), les épidémies, les conflits territoriaux (guerres civiles ou interétatiques, avec leurs enjeux politiques et commerciaux), les flux humains (autrefois invasions « barbares », puis conquérants colonisateurs, aujourd'hui migrants climatiques), les flux de marchandises en flux tendus d'un bout à l'autre du monde (comme les routes de la Soie)...

Causes auxquelles il convient d'ajouter: *la façon dont les peuples ont réagi à ces problématiques*. **On ne peut résoudre un problème avec les moyens qui ont permis son apparition** (Einstein). Il faut changer radicalement notre façon d'être (ontologie), notre vision du monde, changer de récit, d'imaginaire, de paradigme.

Aujourd'hui, la mondialisation, l'étroite interconnexion de tous les secteurs de l'activité humaine, la coexistence au même moment et sur toute la planète de quasiment toutes les causes citées ci-dessus, créent la possibilité d'un effondrement *systémique*.

Mais qui ou quoi s'effondre ? Qui écrit l'histoire, et de qui écrit-on l'histoire ?

Les civilisations s'effondrent. Les « maîtres du désastre », monarques, oligarques, tyrans, dictateurs... ne sont plus obéis, ils sont évincés, disparaissent. Leurs constructions monumentales, leurs richesses ostentatoires, leurs archives, permettent ou permettront aux archéologues de reconstituer l'histoire, une histoire, la leur.

Le faste disparu, on parle dès lors de périodes intermédiaires ou âges « sombres ».

Mais « sombres » pourquoi, pour qui ?

Un effondrement économique, l'abandon d'un centre urbain, n'entraînent pas, *ipso facto*, une plongée dans la brutalité, la violence et l'obscurantisme !



L'idée d'effondrement peut signifier l'amorce d'une reformulation périodique et *salutaire* de l'ordre politique.

L'idée d'effondrement n'implique absolument pas des pertes humaines importantes !

Les « gens » ne sont pas « perdus », mais peut-être seulement dispersés, répartis différemment, moins entassés dans les centres urbains où se situent et où sévissent le pouvoir, les banques, les technocrates, les *traders*, les publicitaires, les polices et... les virus !

En effet, qu'en est-il des *peuples*, des gens du commun qui constituent la multitude laborieuse, les personnes dotés de savoir-faire essentiels ?

De ceux qui n'ont rien qui pourrait perdurer et témoigner de ce que fut leur vie ?

Le plus souvent le terme « effondrement » décrit la décomposition d'un État complexe, fragile et généralement oppressif, en de plus petits fragments décentralisés de taille inférieure (Scott).

Historiquement, cette décomposition peut être induite par la résistance, l'insurrection, ou la « fuite » de sujets de la région centrale (métropole) vers les périphéries (zones rurales), pour échapper, non seulement aux épidémies, mais aussi à la conscription, à la *dette*, aux impôts abusifs et à l'*oppression*.

Il est donc important d'insister sur ce que ces évènements catastrophiques n'entraînent pas *nécessairement*.

Pour cela il faudrait observer, non plus les centres de pouvoir mais les périphéries, les marges où se pérennisent les savoir-être, savoir-vivre et savoir-faire dont le monde de demain aura grand besoin.

Les effondrements n'entraînent pas nécessairement un déclin des petits noyaux de populations locales (ZAD, écolieux, villages, communes), autonomes, polyvalents, décentralisés, moins visibles, plus difficiles à espionner et à rançonner.

Dès lors, peut-être faudrait-il évoquer, non pas un effondrement global, planétaire, mais un délitement, un délabrement des structures centralisées autoritaires, et une *dispersion des peuples*, une redistribution de la population, «la réduction d'unités politiques de grande taille mais fragiles à leurs composantes plus modestes et souvent plus stables» (Scott), donc une reformulation, une recomposition des mondes sur des bases plus simples, plus *conviviales* (Illich), sur l'*entraide* (Kropotkine, Servigne), des retours à l'essentiel (beaucoup de références ! dont Damasio pour la SF, toute la permaculture...), aux besoins premiers et fondamentaux.

Une désurbanisation suivie d'une (néo)ruralisation.

Un retour à la terre.

Mais tout d'abord ce qu'il nous faut, c'est la lucidité sur ce *présent* opportun, la volonté et le courage de passer outre, d'accéder à l'autonomie, aux interdépendances nourricières avec tout ce qui vit, de *traverser* enfin grâce à...

## Une insurrection pacifique des consciences

Les sociétés humaines, tout particulièrement les sociétés très hiérarchisées, sont dominées par une culture de l'obéissance, de la soumission, ce qui semble justifier ou du moins permet par contrainte, par résignation ou lâcheté tous les abus de pouvoir, toutes les exactions, la concentration des richesses, la pérennité et l'accentuation permanente des inégalités.

Une vraie démocratie est composée de citoyens conscients, autonomes et responsables. Autonome? «Qui se donne sa propre loi», ou mieux, sa propre éthique.

Qui réfléchit et délibère. Qui crée du lien.

Être autonome ce n'est pas se suffire à soi-même, se déconnecter des autres, pratiquer une forme de «survivalisme».

C'est même l'inverse: l'autonomie c'est se savoir *co-errant, interdépendant*, bien relié à toute la communauté biotique, microbes compris. Une connexion horizontale, sans hiérarchie. La seule indépendance réelle est une interdépendance équilibrée (Morizot), ce qui suggère une forme d'équité dans les relations entre-tissées avec *tous* les vivants.

À l'inverse, choisir l'obéissance inconditionnelle à des lois injustes, consentir aux forfaitures, c'est choisir la solitude, l'ignorance, l'hétéronomie, l'irresponsabilité et la servitude.

Alors ?

Once again: « face à une catastrophe écologique mondiale (...) on voit très bien des régimes autoritaires imposant des restrictions draconiennes à une population affolée et apathique ».

Nous sommes à la croisée des chemins.

La transformation de la société exige aujourd'hui la participation de toute la population.

Certains peuples, dits premiers, essentiellement des chasseurs-cueilleurs, et qui seront sans doute demain de précieux guides, « se sont organisés de manière que l'émergence de « chefs » soit systématiquement contrée par le reste de la société grâce à toute une série de mécanismes (la dérision, l'obligation de la redistribution des biens accumulés, l'obligation de remettre sans cesse en jeu son titre de « grand guerrier », etc. » (Scott).

Alors « just do it ».

## Pour chacun, l'objection de conscience

L'objection de conscience relève d'une éthique de la conviction, elle est individuelle, par exemple face à une obligation vaccinale considérée à juste titre comme une forfaiture. Si l'action de résistance devient collective, avec un objectif clair, alors l'objection devient désobéissance civile.

## Pour tous, la désobéissance civile non-violente

La désobéissance civile est la manière civilisée de désobéir.  
Le désobéisseur est un dissident et non un délinquant.  
La désobéissance civile relève d'une éthique de la responsabilité.  
Elle est par essence collective et non-violente.

Son but premier est de faire cesser une injustice,  
soit face à une loi injuste qui oblige,  
soit face à une loi injuste qui interdit,  
soit face à un abus de pouvoir qui consiste à imposer et pérenniser la « domestication des masses »,  
par l'intimidation et l'humiliation (« crédit social ») et en incitant à la délation (« voisins vigilants »),  
par l'amplification du contrôle et de l'espionnage social, qu'il s'agisse d'obligations et d'interdictions arbitraires,  
de contrôles policiers,  
de compteurs « intelligents »,  
de caméras de reconnaissance faciale, de drones ou de satellites,  
d'imposition d'applications suspectes sur les téléphones portables (ne plus télécharger, et supprimer un maximum d'applications collectrices d'informations),  
du déploiement sans concertation de la 5G,  
de vaccinations imposées, vaccins dont les composants sont maintenus secrets du fait de leur nocivité et de leur illégalité (informations génétiques manipulées, adjuvants toxiques, nanotechnologies telles que puces RFID),  
etc.

**« La sécurisation croissante a pour envers un sentiment d'insécurité diffus » (Maffesoli).**

L'une des façons de désobéir à tout cela est la non-coopération (et la non-*collaboration*), le refus des complicités et des compromissions ;

L'une des façons de ne plus coopérer est de se débarrasser des moyens de contrôles « embarqués » : smartphones, GPS, objets connectés, etc.

Acheter d'occasion, réparer, et surtout limiter au maximum l'utilisation des nouvelles technologies.

Et boycotter les interfaces connectées à Big Brother. les GAFA et autres collecteurs d'informations qui nourrissent les algorithmes du Big Data.

Ne plus utiliser Google, Apple, Facebook, Amazon... mais aussi... Microsoft! et dénoncer tous les profiteurs et faux philanthropes.

Débrancher, se remettre à la Terre.

## Le retour à la terre

Atterrir, redevenir des *terrestres* (Bruno Latour), respectueux de la Terre et de tous ses habitants, de la vie sous toutes ses formes, visibles et invisibles.

Choisir les bonnes alliances.

Non plus des humains *contre* les microbes, non plus des humains contre nature, mais des vivants multiples entrelacés dans la trame chatoyante du vivant, et opposés à toutes les dictatures.

Recréer du lien horizontal.

Décentraliser, déhiérarchiser, décommander et désobéir, quitter les « métropoles barbares » et autres *smart cities* (Faburel) adeptes du *greenwashing*.

Réinvestir les lieux sains.

Stopper l'artificialisation des sols.

Relocaliser la production alimentaire.

Remettre à disposition les communs.

Se relier à la symbiodiversité.

Généraliser l'enseignement et la pratique de la permaculture.

Etc.

Il y a tant à ne plus faire... et tant à imaginer, redécouvrir, relier, réenchanter...

C'est maintenant que tout commence.

Et c'est à nous de le faire.



*« Cela s'est passé.  
Je sais aujourd'hui saluer la beauté »*

Arthur Rimbaud - Une saison en enfer



Eric Ancelet  
Quelque part dans les marges  
Le 29 avril 2020

## *Bibliographie*

il s'agit ici de « livres du moment », de livres complices, ceux dont la lecture ou la relecture ont précédé, accompagné et soutiennent ces temps de métamorphose.

Cette liste est bien sûr très loin d'être exhaustive !

**Lionel Astruc** - « **L'art de la fausse générosité** », à propos des malversations et des compromissions sordides de Bill Gates.

**Sébastien Bohler** - « Le bug humain – pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher » - Robert Laffont.

**Christophe Bonneuil** et **Jean-Baptiste Fressoz** - « L'évènement Anthropocène » - Points Histoire.

**Valérie Bugault**, juriste, pour des éclaircissements sourcés sur la « gouvernance mondiale » pilotée par les banques mondiales.

**Cornelius Castoriadis**, in « Cornelius Castoriadis et l'autonomie radicale » par Serge Latouche – Éditions Le Passager Clandestin.

**Pierre Clastres** - « La Société contre l'État » - Les Éditions de Minuit.

**Alain Damasio** - « La zone du dehors », l'utopie dans la dystopie, ou comment fuir la tyrannie de Big Brother. Rédacteur en chef du numéro spécial de Socialter « Le réveil des imaginaires ».

**Jared Diamond** - « Effondrement » - Folio Essais.

**Guillaume Faburel** - « Les métropoles barbares » - Éditions Le Passager Clandestin.

**David Graeber** - « Bullshit jobs » - Éditions Les Liens qui Libèrent  
Cet auteur appartient avec James C. Scott à la mouvance de l'*anthropologie anarchiste*, qui redonne ses lettres de noblesse aux peuples « barbares », donc non civilisés et non sédentarisés, et dont la structure sociale est moins hiérarchisée, plus libertaire et plus équitable.

**Ivan Illich** - « La convivialité » - Seuil.

**Naomi Klein**, plusieurs ouvrages et/ou films comme « La stratégie du choc », « Dire non ne suffit plus » - Babel Essai.

**Elizabeth Kolbert** - « La sixième extinction - Comment l'homme détruit la vie » - Le Livre de Poche.

**Pierre Kropotkine** - « L'entraide – Un facteur de l'évolution » - Éditions Ecosociété (Québec), où il est question d'*éthique libertaire*.

**Lynn Margulis et Dorion Sagan** - « L'univers bactériel » - Albin Michel (existe aussi en Poche).

**Stanley Milgram** - « Soumission à l'autorité » - Calmann-Lévy.

**Baptiste Morizot** - « Les diplomates, cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant » - Éditions Wildproject.

« Sur la piste animale » - Éditions Actes Sud.

« Manières d'être vivant » - Éditions Actes Sud.



**Jean-Marie Muller** - « L'impératif de désobéissance » - Éditions Le Passager Clandestin.

**James C. Scott** – « Homo domesticus » - Éditions La découverte  
Cet auteur appartient avec David Graeber à la mouvance de l'anthropologie anarchiste.

**Pablo Servigne/Gauthier Chapelle/Raphaël Stevens** - « Comment tout peut s'effondrer », « Une autre fin du monde est possible » - Éditions Anthropocène Seuil, et « L'entraide, l'autre loi de la jungle » - Éditions Les Liens qui Libèrent.

**Laurent Testot** - « Cataclysmes – Une histoire environnementale de l'humanité » - Petite Biblio Payot Histoire.



La pandémie de Covid 19 est une supercherie relayée et  
amplifiée par des médias sous contrôle.  
C'est la stratégie du choc.

Le confinement est une manœuvre d'asservissement destinée à  
imposer des lois scélérates sans concertation.  
C'est le capitalisme du désastre.

Quant à la vaccination de masse qui pourrait en découler,  
ce serait une gigantesque escroquerie liberticide.  
C'est le triomphe du capitalisme de surveillance  
et de contrôle.

A qui profite tout cela ?

Et quand allons-nous dire NON ?

